

Extraits, *Vanité aux fruits*, 2017

Choisir n'est pas décider. Parfois on ne décide pas.
C'est l'imprévu qui anime la vie. (p. 76)

Un homme, en s'interrogeant sur le sens de la vie découvre l'œuvre d'un peintre peu connu. De fil en aiguille, il explore une palette de couleurs, il a recours à l'art, la musique, au silence. Mais, surtout, ce sont des fruits qui l'interpellent ; mis en scène avec beaucoup de tendresse, ils l'accompagnent dans sa quête et de lumière et d'harmonie.

Je tiens toujours les raisins dans les yeux. L'air, le silence font bloc, crépitent comme une banquise chaude. L'atmosphère est granuleuse. De la rue des bruits s'infiltrant en éclats. Taches rouges, jaunes pour la plupart, parfois vertes. Pour mieux les saisir, je ferme les yeux. Rouge jaune rouge. Ponctuées de noir. Des voix, des véhicules. Le jaune vire au gris. La lumière se fossilise. Les sons, les silences vont, viennent, se tressent, ondulent. Je m'appuie contre le mur. Je voudrais me fossiliser aussi, me solidariser avec ce moment, ces sensations. Les raisins se distinguent de moins en moins, mais leur poids pèse toujours dans mes yeux. (p. 13)

Rattraper un instant d'inattention nécessite énormément de concentration, de patience.

La chaleur intense du mal devient une froideur moite, une vision moirée. Le monde s'effrite devant mes yeux. Dans mes yeux. Des atomes gris jubilent sur mes rétines.

J'arrive à trouver ça beau. (p. 17-18)

C'est une journée qui ne m'appartient pas, elle se délaie dans un temps imprécis. (.) Toute la vie était une hallucination où je ne me positionnais pas.

(.) Je me bousculais seul dans une solitude encombrée (.)

Dorénavant chaque instant sera un événement. (.) j'ai profité de la devanture d'un magasin pour marquer une pause, cumuler un maximum d'instant.

Une réserve. De plus en plus d'instant de plus en plus brefs, chacun juste assez grand pour contenir une vie. (p. 38)

Une pomme par jour.

Oui.

Mes grands-parents y adhéraient, j'en suis certain. Ils épluchent les pommes de ma vie encore, même si je les ai toujours mangées avec la peau. Un art, un rituel, un spectacle, hivernaient entre des pages de journaux dans les tiroirs d'une ancienne commode dans le cabanon du jardin.

Et dans le tiroir de la commode du salon, un petit canif réservé à la cérémonie de partage. Calés droits entre les accoudoirs de leurs vieux fauteuils en bois ils alternaient, se défiaient, se concentraient sur cette opération minutieuse, prélever la peau le plus finement possible, avec à la fin une pelure le plus finement possible, avec à la fin une pelure d'une seule pièce. Une longue, délicate sculpture. Ils se taquinaient, se critiquaient, commentaient avec ironie la performance de l'autre. Des moments qui sembler rassembler les fils de leur vie. Je vois encore, niché dans les plis serrés aux coins de sa abouche, le minuscule sourire de ma grand-mère les jours où elle réussissait mieux que mon grand-père.

Puis on mangeait. Lamelle par lamelle coupées avec le même couteau. Et le jus et le bruit. Et le couteau, essuyé sur le tablier de ma grand-mère, replié, retourné au tiroir. (p. 59)

Vanité aux fruits, Bordeaux, Editions L'ire des Marges, 2017, 205 p.

*** **